

## Carlos Guevara

### « La psychanalyse au chef de la politique \* »

Je partirai d'un bref commentaire de la référence qui est à l'origine du titre de notre séminaire cette année, pour mieux situer mon propos de ce soir. Il s'agit en effet du texte de 1958, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Lacan y dénonce l'imposture qu'implique la doctrine qui à cette époque domine une grande partie du milieu analytique, doctrine qui accorde une part prédominante aux traits de la personne de l'analyste, le but de la manœuvre étant celui d'une « rééducation émotionnelle du patient <sup>1</sup> ».

#### **Le psychanalyste, pas très libre de sa politique**

Pour Lacan, il s'agit donc de montrer « en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une praxis, se rabat, comme il est en l'histoire des hommes communs, sur l'exercice d'un pouvoir <sup>2</sup> ». Ainsi, il peut replacer que si le psychanalyste dirige la cure, il ne doit point diriger le patient.

La direction de la cure implique d'abord de faire appliquer la règle analytique et pour ce faire l'analyste doit payer de mots élevés à leur effet d'interprétation, ensuite payer de sa personne qu'il prête comme support aux phénomènes du transfert, mais il doit aussi payer de son être ; de ce fait, « l'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être <sup>3</sup> ».

\* Intervention au séminaire Champ lacanien, « Les principes du pouvoir », le 24 novembre 2011 à Paris.

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999, p. 62.

2. *Ibid.*, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 67.

Lacan nous indique que Freud déjà avait repéré que si le transfert constituait le principe de son pouvoir, il était efficace dans la cure à condition de ne pas en user : « Car il [Freud] a tout de suite reconnu que c'était là le principe de son pouvoir, en quoi il ne se distinguait pas de la suggestion, mais aussi que ce pouvoir ne lui donnait la sortie du problème qu'à la condition de ne pas en user, car c'est alors qu'il prenait tout son développement de transfert <sup>4</sup>. »

Dans cette dénonciation, Lacan souligne la corrélation existant entre la faiblesse de la compréhension et de l'élaboration conceptuelle et la faiblesse de la pratique des analystes de cette époque : « Nous voulons faire entendre que c'est à la mesure des impasses éprouvées à saisir leur action dans son authenticité que les chercheurs comme les groupes, viennent à la forcer dans le sens de l'exercice d'un pouvoir... Ce pouvoir, ils le substituent à la relation à l'être où cette action prend place, faisant déchoir ses moyens, nommément ceux de la parole, de leur éminence véridique <sup>5</sup>. »

Il consacre une grande partie de cet article à resituer la place et l'opération de l'interprétation, qui, à la différence de ce qui est préconisé à l'époque, ne vise pas les conduites du sujet, ne cherche pas son adaptation, ni ne s'attarde sur une éventuelle analyse des résistances, lesquelles sont plutôt à mettre du côté de l'analyste.

Lacan oppose à l'être de l'analyste la notion du désir de l'analyste. Ainsi, l'interprétation doit tenir compte du matériel qui est fait des dires du sujet et son horizon serait peut-être d'obtenir un progrès de la vérité qui tienne compte de la place de l'indicible. Mi-dire de la vérité.

La pratique qui consistait à conduire le sujet vers une identification à l'analyste en tant que moi fort se supportait d'un principe dont Lacan nous dit qu'il est toujours à l'œuvre dans le pouvoir, je le cite : « Nous voici donc au principe malin de ce pouvoir toujours ouvert à une direction aveugle. C'est le pouvoir de faire le bien, aucun pouvoir n'a d'autre fin. Mais ici il s'agit d'autre chose, il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité. Dès qu'Œdipe s'est engagé dans cette voie, il a déjà renoncé au pouvoir <sup>6</sup>. »

4. *Ibid.*, p. 74.

5. *Ibid.*, p. 89.

6. *Ibid.*, p. 118.

Notons au passage qu'au désir de faire le bien Lacan oppose une éthique, celle du bien... dire.

Il se demande alors vers où va la direction de la cure. Pour y répondre, il propose d'interroger ses moyens afin de la définir correctement. Il énumère six principes nécessaires :

- que la parole y a tous les pouvoirs, les pouvoirs spéciaux de la cure ;
- qu'on est bien loin par la règle de diriger le sujet vers la parole pleine, ni vers le discours cohérent, mais qu'on le laisse libre de s'y essayer ;
- que cette liberté est ce qu'il tolère le plus mal ;
- que la demande est proprement ce qui est mis entre parenthèses dans l'analyse, étant exclu que l'analyste en satisfasse aucune ;
- qu'aucun obstacle n'étant mis à l'aveu du désir, c'est vers là que le sujet est dirigé et même canalisé ;
- que la résistance à cet aveu en dernière analyse ne peut tenir ici à rien qu'à l'incompatibilité du désir avec la parole.

### **L'inconscient c'est la politique**

Il convient de s'attarder un minimum sur la définition de la politique. J'emprunte ici à Sidi Askofaré les quatre acceptions qu'il distingue dans un article intitulé « Politique, science et psychanalyse » paru dans le numéro 2 de la *Revue de l'École*. Ces acceptions sont les suivantes :

- comme exercice du pouvoir, de l'emprise, de la contrainte, de la domination ;
- comme pratique spécifique de traitement du réel du lien social ;
- comme institution sociale du gouvernement des affaires collectives, de la chose publique, celle de tous et de chaque Un ;
- comme instance de définition de fins de l'action dans chaque pratique sociale : orientation, détermination des objectifs et finalités.

Je retiens également, à la suite de ces différents sens qui recouvrent la définition de la politique, la recommandation de Sidi Askofaré de bien distinguer la politique comme discours, discours du maître, de la politique du discours, qui recouvre la politique relative à tel ou tel discours.

Notons que cette distinction est évoquée déjà dans le texte de la direction de la cure, quand Lacan évoque la politique du psychanalyste pour la différencier de la politique. J'ai justement essayé dans mon introduction de rendre sensible l'effort de Lacan de situer la place de l'analyste en contresens de la visé de la politique, plus justement dit : en contrepoint.

Toute l'année dernière, nous avons consacré d'une certaine manière ce séminaire à cette question, mon intervention d'ailleurs portait sur ce point précis, à savoir « en quoi le discours analytique est contrepoint au discours du maître <sup>7</sup> ».

Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan dit : « Il y a que ce discours du maître n'a qu'un contrepoint, c'est le discours analytique, encore si inapproprié <sup>8</sup>. »

Ce séminaire *L'Envers de la psychanalyse* permet à Lacan de développer une théorie du lien social que nous connaissons comme celle des quatre discours. Il nous apprend que c'est dans un discours, c'est-à-dire par le biais du langage, que l'être social trouve sa place et que chaque discours implique une certaine ordonnance de la jouissance. Il précise également que le discours de base est le discours du maître, c'est-à-dire aussi celui de l'inconscient.

Avant le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan disait déjà : « L'inconscient c'est la politique <sup>9</sup>. » La référence se trouve dans la leçon du 10 mai 1967 du séminaire *La Logique du fantasme*, et on voit bien que le séminaire sur les quatre discours est en quelque sorte le développement de cette affirmation.

Dans *L'Envers*, il situe le discours de l'analyste par rapport au discours du maître (celui-ci étant « l'envers de la psychanalyse ») en tant que contrepoint, voire interprétation du discours du maître. C'est le discours analytique et son opération qui permettent au sujet qui se croit maître de son action et de ses choix de voir que quelque chose d'autre était à l'œuvre et maîtrisait sa conduite. De se croire maître, il peut alors se révéler sujet de l'inconscient.

Ce rapport entre ces deux discours devient le repérage nécessaire pour poser la question de la place de la psychanalyse dans le

7. Intervention au séminaire Champ lacanien le 26 mai 2011 à Paris, voir *Mensuel* n° 63.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 99.

9. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.

politique. Autrement dit, il convient pour les psychanalystes de garder à l'esprit que « la politique est une activité humaine qui vise à convertir l'identification, l'amour, la crainte et/ou la confiance en obéissance et en assujettissement à des fins de captation, de rapt, de spoliation de plus-de-jouir <sup>10</sup> ».

Un des apports fondamentaux du séminaire *L'Envers de la psychanalyse* est de montrer qu'un discours est aussi un réglage, un ordonnancement de la jouissance. Les modalités de jouissance des sujets sont concernées par chaque discours.

### **La psychanalyse au chef de la politique**

L'année suivant le séminaire sur les quatre discours, Lacan avancera une formule un peu plus incisive sur les rapports de la psychanalyse et de la politique dans « Lituraterre ». « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie <sup>11</sup>. »

On retrouve dans cette formule ces deux axes déjà évoqués, d'une part la politique propre au discours, au discours psychanalytique, d'autre part la politique comme discours.

Soulignons que Lacan place le discours psychanalytique dans une position qui peut-être n'est pas exactement la même que l'envers, en ceci que la placer au chef de la politique lui donne un statut sinon hiérarchique, du moins déterminatif par rapport à l'autre.

C'est la référence au symptôme qui lui permet d'établir cette relation et à cet égard les élaborations de Lacan à cette époque sont nombreuses et vont le conduire à modifier et à affiner sa conception du symptôme. Un des points culminants de ce travail est sans doute le séminaire *R.S.I.*

Je ne retracerai pas ici toutes ses élaborations, mais il me semble inévitable d'établir au moins quelques repères quant à ce qu'il avance à cette époque.

10. S. Askofaré, « Politique, science et psychanalyse », *Revue de psychanalyse des Forums du Champ lacanien*, n° 2, p. 97.

11. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, Paris, 2001, p. 18.

Dans le séminaire *R.S.I.*, l'accent dans la définition du symptôme est mis sur le réel, cette nouvelle conception n'est pas contradictoire avec l'antérieure, mais plutôt complémentaire. En revenant sur la triade freudienne d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, Lacan précise une formule sur l'articulation du réel et du symbolique au niveau du symptôme : « Enfin, pour définir le troisième terme, c'est dans le symptôme que nous identifions ce qui se produit dans le champ du réel. Si le réel se manifeste dans l'analyse et pas seulement dans l'analyse, si la notion de symptôme a été introduite, bien avant Freud par Marx, de façon à en faire signe de quelque chose qui est ce qui ne va pas dans le réel, si en d'autres termes, nous sommes capables d'opérer sur le symptôme, c'est pour autant que le symptôme est l'effet du symbolique dans le réel... C'est pour autant que l'inconscient est pour tout dire ce qui répond du symptôme <sup>12</sup>. »

Retenons que si Lacan place le symptôme dans le champ du réel, il souligne aussi le coincement qui se produit entre le symbolique et le réel, là où se situe le symptôme. De ce point de vue, l'effet du symbolique sur le réel marque une limite, limite du symbolique, mais aussi une jonction, une mixture faite du symbolique et du réel. Il existe une dimension de jonction et en même temps d'impossibilité d'un total recouvrement de l'un par l'autre qui n'est pas sans évoquer la référence au littoral que Lacan emploie dans « *Litura-terre* ». Cela implique qu'un écart, pour réduit qu'il soit, se produise. Ainsi, le symptôme comporterait une dimension déchiffrable et réductible, ainsi qu'une dimension irréductible, qui échappe au symbolique et qui relève du registre du réel.

Cette définition du symptôme de *R.S.I.* me paraît assez parlante pour montrer comment Lacan fait jouer la valeur du symptôme tant dans le discours psychanalytique que dans le discours du maître (voire dans les discours), le symptôme comme événement du réel, effet du symbolique sur le réel. On pourrait peut-être avancer que le point de repère à partir duquel la psychanalyse peut interroger le politique est celui que lui offre le symptôme.

Parallèlement à la préparation de cette intervention, j'ai lu l'ouvrage d'Alain Badiou intitulé *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* J'ai trouvé tout à fait intéressant de voir comment d'un côté il avance une critique

12. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.

acérbe du discours politique français contemporain, de droite comme de gauche, particulièrement au moment des élections de 2007, et de l'autre il présente un décryptage du discours de la peur à droite et de la réponse d'un discours de la peur de la peur à gauche. Selon lui, ce discours des politiques se situe loin de la définition qu'il donnerait à la politique : « L'action collective organisée, conforme à quelques principes, et visant à développer dans le réel les conséquences d'une nouvelle possibilité refoulée par l'état dominant des choses <sup>13</sup>. »

Cependant, dans son argumentation, il montre bien le type de questions posées par le discours politique actuel qui, pour mieux masquer son impuissance, désigne divers visages de ce qui fait peur. C'est une manière de localiser, voire de manipuler, la dimension symptomatique au service d'autres intérêts. Je cite Badiou : « Pour les deux camps électoraux, en vérité, le monde n'existe pas. Sur des questions comme la Palestine, l'Iran, l'Afghanistan, le Liban, l'Afrique, où nos gesticulations militaires fourmillent, il y a un consensus total, et du reste, nul n'envisage d'ouvrir sur ces questions de guerre ou de paix la moindre discussion publique. Pas non plus la moindre mise en cause sérieuse des lois scélérates votées, jour après jour, contre les ouvriers sans papiers, les jeunes des quartiers pauvres et les malades insolubles <sup>14</sup>. »

Nous avons tous assisté à la gourmandise du pouvoir en place pour s'emparer des faits divers. Dans l'actualité, à chaque drame une nouvelle loi et l'occasion de désigner la source du mal, de stigmatiser des franges de la population comme les responsables ; la série est longue : les pédophiles dont Sarkozy a déclaré que la cause de la déviance était génétique, mais aussi les malades mentaux, les fraudeurs, les chômeurs, les étrangers, etc.

De mon point de vue, le texte de Badiou, outre son caractère dénonciateur, nous permet de saisir la distinction entre la Politique comme discours et le discours des politiques.

Notons au passage qu'un certain discours scientiste se prête volontiers à cette manipulation. On l'a vu à l'œuvre dans la mise en place des lois comme celle dite de prévention de la délinquance, qui préconise de déceler des troubles précoces, des dysfonctionnements

13. A. Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2007, p. 12.

14. *Ibid.*, p. 11.

chez l'enfant. Dans cette logique, l'expert « scientifique » devient support des mesures mises en place, mais aussi bouc émissaire, comme dans la très récente affaire du meurtre d'une jeune fille, violée et assassinée par un adolescent qui avait des antécédents violents, le ministre de l'Intérieur s'étant empressé de dénoncer un dysfonctionnement des procédures tout en ajoutant que « la psychiatrie n'était pas une science exacte ».

Je crois que les exemples de cette utilisation sont nombreux et connus de tous, je ne m'y attarderai pas plus longtemps, préférant revenir à Lacan. Il me semble que l'une des meilleures illustrations, sinon la meilleure, du développement à donner à la formule de « Litu-raterre » est la réponse qui constitue sa conférence « La troisième ».

Dans cette conférence de 1974, Lacan, qui s'inquiétait des effets du discours scientifique, nous annonçait des bouleversements à venir et un retour en force de la religion : « La science va introduire de tels bouleversements qu'il va falloir qu'à tous ces bouleversements ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, là ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens, on peut dire, vraiment à n'importe quoi, un sens à la vie humaine par exemple. Ils sont formés à ça. Depuis le commencement, tout ce qui est religion, ça consiste à donner un sens aux choses qui étaient autrefois les choses naturelles <sup>15</sup>. » On est forcé de constater qu'on y est. Pour exemple, les offres religieuses qui se multiplient, habillées en thérapies de bien-être, en parallèle de toutes les techniques et de tous les gadgets produits par la technologie et distribués par le marché.

Cela peut nous donner une idée de la raison pour laquelle, dans la même conférence, Lacan dira au sujet du symptôme social qu'« il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. C'est à quoi Marx a paré, a paré d'une façon incroyable ».

Le sujet est réduit à sa pure valeur marchande, mais le libre marché des corps et des objets n'épargne pas les sujets de l'angoisse. L'angoisse, dit Lacan, avertit le prolétaire de ce à quoi il est réduit : son seul capital est son corps, mais c'est un capital dont il peut

15. J. Lacan, Conférence de presse au Centre culturel français du 29 octobre 1974 : « La troisième », document de travail établi par P. Valas.



difficilement croire qu'il l'a. Son corps est un « capital esclave », pris dans la machine de la production, il en est dépouillé. Son corps doit être productif, rentable, il doit le dépenser à perdre son profit, perdant du coup son identité.

Lacan ne cesse de nous rappeler que le symptôme rend compte de ce qui ne va pas, de ce qui ne marche pas, le réel qui échappe à toute tentative d'appréhension. Notons que dans « La troisième » il nous annonçait l'arrivée de formes massives et radicales de ségrégation.

Pendant, il situe la place de la psychanalyse et du psychanalyste : « Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc comme je l'ai dit là à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel et du symptôme. Si elle succède, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre à tout, à savoir à un retour de la vraie religion par exemple, qui comme vous le savez n'a pas l'air de dépérir. Elle n'est pas folle, la vraie religion, tous les espoirs lui sont bons, si je puis dire ; elle les sanctifie... Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu'elle-même le pose au principe. La vérité s'oublie. Donc, tout dépend de si le réel insiste. Seulement pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie et qu'elle a donc encore des bonnes chances de rester un symptôme, de croître et se multiplier. Psychanalystes pas morts, lettre suit ! Mais quand même méfiez-vous. C'est peut-être mon message sous une forme inversée <sup>16</sup>. »

La réponse de la psychanalyse, face à la demande d'éradiquer le symptôme, consiste à échouer, c'est-à-dire à faire valoir la part irréductible du symptôme, sa dimension réelle.

Pour conclure, je me permets d'avancer que la psychanalyse au chef de la politique implique avant tout une expérience du réel et le résultat d'une position éthique par rapport à ce réel-là. S'il y a une longueur d'avance sur l'offre des autres discours, elle est sans doute à situer à cet endroit.

16. *Ibid.*